

Du « monde » à la « mer », un tour d'horizon camusien

« *Les dix mots préférés d'Albert Camus* », spectacle musical de Cécile Cotté et Stéphane Scott, avec les étudiants de NYU Paris, traduction de Sarah Riggs

Ève Morisi

University of California, Irvine

« Réponse à la question sur mes dix mots préférés: "Le monde, la douleur, la terre, la mère, les hommes, le désert, l'honneur, la misère, l'été, la mer" » (*OC IV* 1107), écrit Albert Camus dans ses *Carnets*, en 1951.

C'est sur la base de ce lexique concentré, dont on devine qu'il fut choisi méticuleusement par le Prix Nobel de Littérature 1957, que Cécile Cotté a conçu et mis en scène un spectacle musical bilingue (passages en anglais traduits par Sarah Riggs) donnant à voir et à entendre, en une heure trente, les écrits, préoccupations et saveurs dominantes de l'œuvre de Camus. Un tour de force réside déjà dans ce travail d'agrégation synthétique qui puise dans la diversité des genres, styles et tons auxquels l'auteur s'est consacré: pièces de théâtre, écrits journalistiques, essais, carnets, tour à tour poignants, caustiques, lyriques ou indignés.

Portée avec vigueur par les étudiants de « New York University in France » le 18 décembre dernier à la Cité Internationale Universitaire de Paris, cette création-mosaïque, qui met naturellement l'accent sur l'écriture dramatique camusienne, a pour cadre fictif - écho de son cadre réel - les répétitions d'une pièce de théâtre. Face à nous se trouvent l'écrivain Camus, un metteur en scène, ainsi que des acteurs qui travaillent et se cherchent, donnant forme à leur art. Spectateurs et comédiens sont donc placés d'emblée sous le signe de l'esprit de collectivité et de solidarité si cher à l'écrivain - esprit qu'il retrouvait dans le football, l'amitié vraie ou la rédaction d'un journal.

À travers le triple prisme de ces « dix mots préférés », de personnages fictifs et réels du monde de l'auteur, et d'extraits tirés de publications aussi variées que *L'Envers et l'endroit*, *Caligula*, *Noces*, « Misère de la Kabylie », *L'État de siège*, *Les Justes*, *L'Homme révolté*, « Réflexions sur la guillotine », *Actuelles III. Chroniques algériennes, 1939-1958* ou les notes de carnets de Camus, on explore ici une palette assez complète des grands concepts et des lignes esthétiques prépondérantes qui traversent l'œuvre de Camus. Ce panorama, qui pourrait être vertigineux, ne l'est pas, demeurant aussi ciblé que riche. Le spectacle met avant tout en chair la tendresse et la crainte qu'inspirent l'être humain et sa condition douloureuse, le dégoût et le désespoir qu'il peut exciter, le nihilisme, la sensualité, l'épaisseur de la nature méditerranéenne, la méfiance envers toute abstraction omnipotente ou politique désincarnée, le refus de la peine de mort, l'amour et le respect des humbles et de l'Algérie, la révolte, et une exigence de témérité.

Des phrases les plus saisissantes de Camus ont été sélectionnées pour dire ces grandes lignes, et rappellent bien la lucidité sans compromis et la chaleur qui cohabitent dans l'œuvre. Elles sont animées par une mise en scène particulièrement bien rythmée et des trouvailles scénographiques et chorégraphiques là encore nombreuses et maîtrisées. Les mots choisis apparaissent en lettres lumineuses sur

un globe terrestre, tracés au rouge à lèvres sur un miroir, expulsés par une machine à écrire ; la logorrhée mécanique que l'administration- peste assène dans *L'État de siège* à une mère de famille sans défense et qui doit justifier son existence par le biais d'un « certificat » est martelée suivant le tempo de la frappe du procès verbal ; les jeunes Oranais fiers et coquets flirtant le soir se dévisagent et dansent avec les masques de leurs idoles, Clark Gable gominé ou Marlène Dietrich apprêtée. Enfin, cette représentation doit beaucoup à la mise en musique et à l'exécution instrumentale de Stéphane Scott, dont les choix d'accompagnements et de chants choraux dynamisent et approfondissent chaque tableau. Ils ajoutent à la vie de l'ensemble, à la participation multiforme des comédiens toujours en action dans une dynamique communautaire palpable, et à la surprise du spectateur. De même, il convient de saluer des performances puissantes, telles celle de Francesca Federico-Omurchu, Caligula souffrant, hébété, et furieux, ou d'Effie Gonis en Nada tragi-comique déchaîné.

Ce spectacle saura être apprécié des lecteurs familiers de l'œuvre de Camus et de ceux qui la découvrent. Tous prendront plaisir à en savourer les mots, comme les inquiétudes, les passions et l'humanité que Camus a fait s'enchevêtrer en eux.

È. M.
Décembre 2012